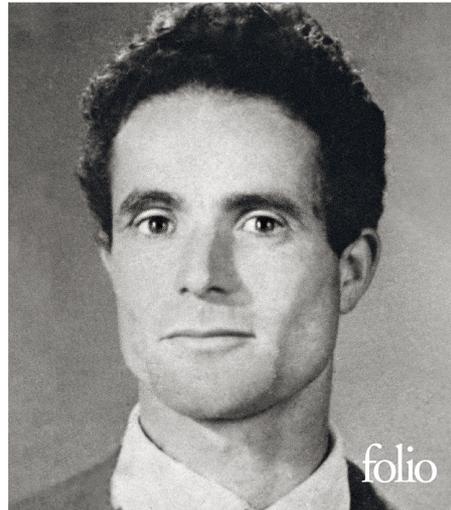


Xavier Le Clerc
Un homme sans titre



COLLECTION FOLIO

Xavier Le Clerc

Un homme sans titre

Gallimard

*Page 9 et alii : Albert Camus, Misère de la Kabylie
dans les Cahiers Albert Camus, 3, Fragments d'un combat,
1938-1940 © Éditions Gallimard, 1978.*

*Page 130 : Jean Giono, Refus d'obéissance
© Éditions Gallimard, 1937.*

*Page 137 : Mohand-Saïd Aït-Taleb,
photographie collection de l'auteur.*

© Éditions Gallimard, 2022.

Couverture : Mohand-Saïd Aït-Taleb, photographie collection de l'auteur.

Né en Algérie en 1979, Xavier Le Clerc vit et travaille à Paris. Il a publié un premier roman, *De grâce* (JC Lattès, 2008), sous son premier nom, Hamid Aï-Taleb. Il est également l'auteur de *Cent vingt francs* (2021) et d'*Un homme sans titre* (2022), parus aux Éditions Gallimard.

Et dans ces rues chauffées à blanc, le long des égouts à ciel ouvert, une nuée d'enfants en loques et aux yeux magnifiques se répandait. Au coin des maisons des femmes jacassantes, porteuses de cruches. De temps en temps, un escalier de fer importé Dieu sait d'où s'élançait de la rue, prenait appui sur le mur de la maison et se découpait en plein ciel, dans le vide.

Il me semblait alors qu'on devait pouvoir vivre dans ces villages, comme on vit dans les bourgs de Provence ou de Grèce. Mais il fallait manger. Il fallait de l'eau. Il fallait des routes.

ALBERT CAMUS
Misère de la Kabylie,
1939, Alger républicain

Dans le village kabyle du petit Mohand-Saïd, la faim n'était qu'une histoire de cailloux. Les pierres serrées contre les ventres vides de sa famille, les pierres des sentiers parcourus pour trouver des racines, enfin les pierres recouvrant les corps rachitiques et éteints, à peine enterrés parce que aucun des proches affamés n'avait eu la force de creuser.

Chaque jour de l'année 1939, la terre sèche semblait vomir ses cailloux sur les morts tantôt alignés, tantôt dispersés entre quelques figuiers de barbarie. Des cigognes traversaient parfois le ciel éclatant dans l'horizon montagneux. Le cimetière se situait dans les hauteurs, derrière un mur délabré de la cour intérieure en pente du gourbi où vivait la famille Aït-Taleb. Seul le vieux mur séparait les morts des vivants. Et Mohand-Saïd, comme tous les enfants, jouait à l'étrange marelle du sort. Lui aussi poussait du pied un caillou invisible, sautant à cloche-pied de la terre au ciel, entre les cases de la faim et de la maladie, aux lignes tracées par le sort.

Albert Camus explora la Kabylie en mai 1939. La misère y décimait tous les villages de montagne. Le journaliste de vingt-cinq ans, qui vivait à Alger, entreprit cet itinéraire en autocar. Pendant dix jours, il rencontra les populations à l'agonie pour écrire une série d'articles, publiés en juin dans l'*Alger républicain*. Albert Camus témoignait ainsi de la famine « des enfants en loques qui disputaient à des chiens kabyles le contenu d'une poubelle ».

La détresse des petits rongés par la faim, Albert Camus ne l'a jamais oubliée. Parmi eux avait peut-être figuré ce garçon en loques lui aussi, âgé de deux ou trois ans, pas plus haut que les chiens sauvages et rachitiques qui erraient le long des gourbis. Ce même qui n'irait jamais à l'école, qui redouterait toute sa vie la morsure des chiens, ce petit s'appelait Mohand-Saïd Aït-Taleb. Et ce n'est pas parce qu'il est devenu mon père que je vais vous raconter son histoire.

Pour le comprendre, il me faut garder un regard sec, un cœur sec et brûler en moi toute mièvrerie, raconter enfin la provenance du sang qui coule dans mes veines. De ses neuf enfants, je ne suis peut-être pas le mieux placé pour vous narrer sa vie, moi qui ne l'ai pas revu depuis presque vingt ans. Nous sommes en 2020, l'année de mes quarante ans, et il me sera sans doute pénible de partager, chapitre après chapitre, les jalons de sa dure existence. À travers lui pourtant s'écrit l'histoire de tant d'ouvriers qui ont reconstruit la France d'après-guerre.

« Je ne peux pas oublier la réception que me firent [...] treize enfants kabyles, qui nous demandaient à manger, leurs mains décharnées tendues à travers les haillons. » Les articles d'Albert Camus me prennent aux tripes à chaque relecture. Lui qui avait renoncé à décrire les « gorges éclatantes de fleurs » pour se concentrer sur la détresse des Kabyles. Et dans le tableau des onze articles de 1939 que je découvre comme des lettres lointaines d'un ami, reçues quatre-vingts ans après avoir été écrites, apparaît la prime enfance de mon père né en 1937 : « Le long des égouts à ciel ouvert, une nuée d'enfants en loques et aux yeux magnifiques se répandait. »

Mohand-Saïd a grandi dans un gourbi sans eau courante ni électricité, dans un village du Constantinois, entre Béjaïa et Tizi Ouzou. Avec sa petite sœur Chérifa, ils ont vécu comme les neuf enfants sur dix qui n'allaient pas à l'école. Eux aussi ont fouillé les détritiques du ruissellement des eaux usées. Le code forestier interdisait aux montagnards jusqu'au glanage des pignons, utilisés pour des galettes rudimentaires, ou même de ramasser du bois pour se chauffer : « Il n'est pas rare qu'ils se voient saisir leur seule richesse, l'âne croûteux et décharné qui servait à transporter les fagots. »

La famille de Mohand-Saïd ne faisait pas exception au régime « d'herbes et de racines ». Quand Albert Camus mentionne la mort de cinq enfants intoxiqués par des racines « vénéneuses », ou le funeste destin des quatre femmes marchant en hiver plus de cinquante kilomètres, dans l'espoir de trouver la charité d'un peu d'orge, ce ne sont pas pour moi de tristes faits-divers mais un album de fantômes, autant d'oncles empoisonnés et de tantes inconnues « mortes dans la neige ».

Albert Camus, qui recense les injustices, chiffres à l'appui, décrit aussi l'exploitation et les « salaires insultants », précisant par ailleurs que la moitié de la population est au chômage : « Le régime du travail en Kabylie est un régime d'esclavage. Car je ne vois pas de quel autre nom appeler un régime où l'ouvrier travaille de dix à douze heures pour un salaire moyen de six à dix francs. »

Mon grand-père, qui s'appelait Abdallah, marchait des heures pour aller défricher des terres de colons. Et nul doute que la description d'Albert Camus s'applique à son quotidien : « Certains font ainsi plus de dix kilomètres à l'aller et au retour. Et, rentrés à dix heures du soir chez eux, ils en repartent à trois heures du matin, après quelques heures d'un sommeil écrasant. On me demandera ce qui les oblige à retourner chez eux. Et je dirai seulement qu'ils ont l'inconcevable prétention d'aspirer à quelques moments de détente au milieu d'un foyer qui demeure à la fois leur seule joie et le sujet de tous leurs soucis. »

Le grain, tout tournait autour du grain : le son, le blé ou à défaut des glands réduits en farine. Les galettes de pain sec au goût d'orge, de marche et de sueur portaient des marques de brûlures du *canoun*, où le crottin qui remplaçait le bois manquant répandait une fumée épaisse. Dans la pièce unique qui empestait, un bouc dormait sur un lit de paille dans l'alcôve de la banquette d'argile polie. De maigres femmes aux silhouettes épineuses formaient un cercle, entourant le trou où cuisait le pain dur, appelé *aghroum akourane*. Et le petit Mohand-Saïd grandit avec ce pain-là, dont il suffisait d'un morceau trempé dans l'huile d'olive pour raviver l'étincelle de ses yeux verts.

La nuit, il ne dormait jamais très loin du bouc, qui le réchauffait, à même le sol sur une natte. Chérifa, qui avait peut-être un an de moins que lui, dormait dans un coin de la pièce. Les deux enfants étaient les seuls survivants d'une fratrie décimée par les carences et les maladies. Les murs noirs de suie ressemblaient au khôl dégoulinant sur le visage en pleurs de Keltoum, inquiète que son mari ne soit pas rentré du travail. Mohand-Saïd, je l'imagine anxieux, lui l'enfant maigre, réveillé avec sa sœur par les sanglots difficilement contenus de leur mère, dans la faible clarté d'une lampe à huile, n'apprenant que le lendemain soir ce qu'il était advenu de leur père : il s'était effondré de fatigue à mi-chemin du village, s'était réveillé à l'aube en panique, et avait dû courir pour rattraper son retard. Le contremaître avait déduit de sa paie non pas l'heure, mais la journée entière.

C'est bien l'écho des souvenirs de mon père que m'évoque ce passage d'Albert Camus : « On peut voir sur

des chantiers vicinaux des ouvriers chancelants et incapables de lever leur pioche. Mais c'est qu'ils n'ont pas mangé. Et l'on nous met en présence d'une logique abjecte qui veut qu'un homme soit sans forces parce qu'il n'a pas de quoi manger et qu'on le paye moins parce qu'il est sans forces. »

Table des Matières

Couverture	
Titre	
Copyright	
L'Auteur	
Exergue	
Dans le village kabyle...	
1	
Du même auteur	
Présentation	
Achévé de numériser	

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CENT VINGT FRANCS, 2021

UN HOMME SANS TITRE, 2022 (Folio n° 7373). Prix littéraire de la Grande Mosquée de Paris 2022, prix du Livre *La Tribune* 2023 (catégorie Hybride), Grand Prix du roman métis 2023, prix littéraire de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Caen 2022

Dans la collection « Écoutez lire »

UN HOMME SANS TITRE, lu par Lyes Salem, 2023

Aux Éditions JC Lattès

DE GRÂCE, sous le nom de Hamid Aït-Taleb, 2008

Xavier Le Clerc

Un homme sans titre

« Si tu étais si attaché à ta carte d'ouvrier, c'est sans doute parce que tu étais un homme sans titre. Toi qui es né dépossédé, de tout titre de propriété comme de citoyenneté, tu n'auras connu que des titres de transport et de résidence. Le titre en latin veut dire l'inscription. Et si tu étais bien inscrit quelque part en tout petit, ce n'était hélas que pour t'effacer. Tu as figuré sur l'interminable liste des hommes à broyer au travail, comme tant d'autres avant toi à malaxer dans les tranchées. »

En lisant *Misère de la Kabylie*, reportage publié par Camus en 1939, Xavier Le Clerc découvre dans quelles conditions de dénuement son père a grandi. L'auteur retrace le parcours de cet homme courageux, si longtemps absent et mutique, arrivé d'Algérie en 1962, embauché comme manœuvre par la Société métallurgique de Normandie. Hommage à une génération d'immigrés, ce roman familial et autobiographique captivant résonne comme un cri de révolte contre l'injustice.

« Le coup de cœur de la matinale, où il est question d'exil, d'identité, de transfuge de classe. C'est beau, sensible, magnifiquement écrit. Il nous a bouleversés. »

Léa Salamé, France Inter

Cette édition électronique
du livre *Un homme sans titre* de Xavier Le Clerc
a été réalisée le 15 avril 2024
par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073045485 - Numéro d'édition : 618324).
Code produit : Q01866 - ISBN : 9782073045492.
Numéro d'édition : 618325

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office